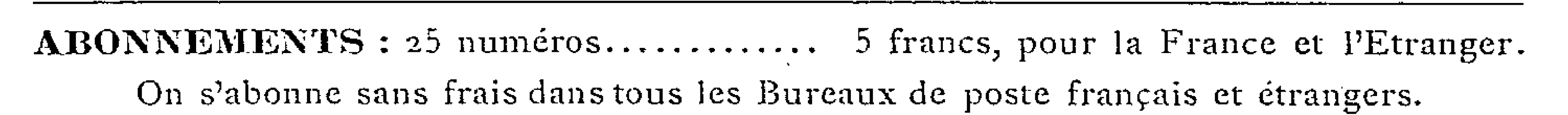
Huitième Année. **Dimanche 22 Mars 1896** **N^lle Série — (VIIe) N° 156.**

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC


ABONNEMENTS : 25 numéros............ 5 francs, pour la France et l'Etranger.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : NICE, 46, rue de France. — TOURS, 67, rue de l'Alma.

DE LA FORME, DE LA COULEUR

ET DE L'EXTENSIBILITÉ DE L'AME

Suite (1)

« Les âmes sont inégalement divisées en deux principales classes : celles qui sont en surface et celles qui sont en profondeur. La surface de l'âme est plate avec une large étendue et une grande superficie peu profonde ; quant à la profondeur de l'âme, elle est concentrée compacte, sans grande superficie et épaisseur.

« Bien des personnes sont portées à dire : La superficie de l'âme est une chose très déconcertante, parce que si vous voulez l'examiner, vous n'y voyez rien.

« Ces paroles démontrent uniquement leur ignorance ; elles s'imaginent que le seul moyen d'investigation de l'âme et de songer à ce sujet de le méditer et de le creuser et s'ils ne peuvent arriver à leurs fins, il ne leur viendra jamais à l'esprit d'essayer d'en étudier la surface ».

Nous ne poursuivrons pas pour l'instant une traduction littérale de cet opuscule ; cela nous conduirait trop loin, nous nous bornerons donc à analyser très succintement la suite de ce chapitre : les couleurs que peuvent avoir les âmes sont au nombre de cinq : jaune, rouge, bleu, brun et gris.

Le jaune est la couleur de la surface de l'âme ou de quelques-unes de ses parties peu profondes. Le brun est la couleur de la profondeur ou épaisseur de l'âme ou de quelques-unes de ses parties épaisses. Les parties rouges indiquent quelque chose de surnaturel ou qui a été fortement développé ; les parties bleues témoignent de la bonté, le gris est la couleur indicatrice de la volonté.

Le centre de l'âme peut être indiqué par sa couleur (le ton jaune pâle indique peu de profondeur, le brun foncé la partie la plus profonde).

Dans la coloration de l'âme il n'est pas nécessaire de voir tous les détails et les moindres traits, mais seulement l'apparence la plus prononcée ; l'aspect général.

Nous arrivons au premier chapitre, intitulé : La surface d'une âme » au regard du titre figure un diagramme, c'est une véritable carte géographique pour l'œil. Ce diagramme est teinté de jaune pâle, de jaune foncé et de rouge il renferme des divisions irrégulières comme des départements ou des provinces d'un pays et chacune de ces divisions porte des qualités ou des défauts de l'âme qu'elle dépeint : Bonté, générosité, religiosite, endurance, bon tempérament, etc., etc.

La seconde planche ou diagramme montre une âme foncée, le ton en est brun quelques parties sont rouges et d'autres marrons ; le troisième diagramme montre une âme mixte, le centre en est brun, un cercle jaune foncé l'entoure et une grande portion extérieure est jaune pâle.

Enfin, nous arrivons à l'âme bleue, nous allons traduire littéralement l'explication qui accompagne le Diagramme.

« Les âmes bleues sont extrêmement rares. En vérité je n'en ai vu qu'une seule».

Il est impossible de donner une idée de la beauté de cette âme.

Sa couleur est un bleu pur, semblable au saphir elle est entourée d'une sorte d'irisation brillante. La partie bleue d'une grande pureté est la substance même de l'âme. Souvent il existe dans le fond des tâches semblables au jaune et au brun des âmes de cette couleur, mais quand l'ensemble de l'âme est de couleur bleue, elle est extrêmement remarquable. Les âmes bleues sont entièrement dépourvues d'égoïsme et de matérialité. La teinte de l'égoïsme ou la fibre de la matérialité détruit

---

(1) Voir le numéro 154.

ordinairement la pureté de la couleur. En considérant cette âme on est frappé de ce fait qu'elle est de beaucoup la plus simple des âmes connues ; elle est très simple dans sa forme, qui est presque ronde et ne comporte ni promontoires ni golfes ; elle est simple dans ses divisions, car les trois principes : intelligence, moralité et affection sont entièrement éclipsés ou fondus en une seule qualité ; elles sont plus ou moins réunies cependant ; la plus simple des âmes est celle qui n'a qu'une teinte au lieu de deux ou davantage.

Le brillant éclat de l'âme bleue provient d'une membrane transparente comme le cristal. Cette membrane qui entoure l'âme et la couvre agit comme protectrice. La transparence de l'âme bleue est magnifique, si l'on se rapproche d'elle, on éprouve une crainte respectueuse et l'on se tient à distance. Elle a la faculté de se mouvoir, de s'évaporer et de se condenser à nouveau, mais elle subit moins que toute autre, la volonté et les influences étrangères.

Sa brillante clarté *(iridescent Look)* provient de petits points brillants qui sont sur les bords de sa périphérie et dénommés *(the tendrils)* de sympaque (1); ils ne sont point faits de la même substance thie l'âme elle-même, mais d'une sorte de vapeur brillante, de phosphorescence qu'on ne retrouve, je crois, que dans les âmes sympathiqnes d'une grande pureté. Ces âmes ont un grand pouvoir d'attraction et peuvent rayonner à une assez grande distance. Quand elles ne rayonnent pas, elles ont un point brillant semblable à un des yeux placés sur la périphérie de l'âme. Ces tâches-yeux témoignent d'une grande acuité de perception chez les âmes qui en possèdent un grand nombre.

Ces mêmes âmes sont enveloppées *(embedded*, incrustées) dans une sorte de gelée de poisson dénommée chair *(flesh)*, qu'on ne peut voir qu'à leur surface et elles flottent dans une sorte de mer nommée *Mer de la vie humaine.*

C'est-à-dire pour nous, une sorte de proto-plasma, de fluide vital.

Dans le prochain numéro nous parlerons de l'extensibilité de l'âme en nous appuyant sur la mystique et nous aurons par suite l'occasion de revenir sur les formes et les couleurs que peuvent revêtir les âmes.

(A suivre). ERNEST BOSC.



(1) Ce terme anglais ou plutôt écossais est difficile à traduire en français, il signifie littéralement *tendrons.*

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

XXXVII

CHARITÉ EN KAMA-LOKA

—Voulez-vous juger par vous-même de la triste position de quelques personnalités dans les régions basses du Kama-Loka ? Je vous propose cette triste visite, M. Dosset, parce que votre ami me dit que vous êtes chez nous pour y étudier cette partie du plan astral.

— Volontiers, chère enfant, je vous suivrai chez ceux à qui vous portez assistance.

Et tous trois, accompagnés de Phaël et de l'inséparable Négus boitillant toujours un peu, nous glissâmes à quelques mètres du sol sans aucun effort physique durant une heure terrestre environ, enfin nous reprîmes pied dans une partie marécageuse recouverte de joncs et d'arbustes rabougris que d'énormes buissons épineux entouraient, ce qui entravait leur croissance.

De lourds nuages gris rasaient le sol ; il faisait humide et froid et une mousse gluante et noirâtre tapissait les huttes de roseaux, parsemées çà et là sans ordre, près de mares infectes. Il faisait à peine assez clair pour voir devant soi. Joli Bec, je le remarquais alors, avait revêtu un costume monastique. Je lui en demandais la raison.

— Grâce à cet habit, dit-elle, mes conseils sont mieux écoutés et suivis ; ces pauvres ignorants subissent encore le joug pesant des préjugés terrestres, qui fait supposer la vertu ou le rang par l'habit que l'on porte ! Ils me mépriseraient les pauvres gens et se moqueraient de mes instructions, s'ils pouvaient reconnaître l'étudiante folâtre du quartier latin...

Joli Bec entra dans l'une de ces misérables demeures avec Négus qui passa le premier ; il fut chaudement accueilli par deux êtres couchés sur un grabat.

— Ah ! voilà le chien, la maîtresse ne va pas tarder à venir nous soigner...

Joli Bec sourit et de sa plus douce voix (car ces êtres peu intellectuels avaient besoin du langage articulé pour comprendre les pensées d'autrui).

(1) Voir les n[os] 141 à 155.

— Chers amis, j'ai eu à recevoir des visites, voilà la raison de mon léger retard ; mais vous en serez dédommagés par la bonté de mes visiteurs qui m'ont suivi jusque chez vous.

Je m'aperçus alors que les deux personnalités couchées devant nous étaient aveugles et couvertes de plaies hideuses. Se sentant observées, le mari et la femme se soulevèrent à demi de leur couche et demandèrent à nous toucher. Malgré ma répugnance, je fis un effort pour la surmonter, et j'allais pour leur tendre la main.

— Ne fais pas cela, dit Henry, leur pensée est perfide ; ils espèrent en te touchant absorber assez de ton fluide pour recouvrer la vue ; et si la chose avait lieu, avant qu'ils n'aient atteint une certaine amélioration dans leur condition physique, ils seraient extrêment méchants, comme ils l'ont été sur la terre dans plusieurs incarnations successives ; ils tourmenteraient de plus faibles qu'eux et leur fluide deviendrait à un tel point délétère, que la bonne fille qui pourvoit à leur besoin serait incapable de leur venir en aide. Enfin, ces misérables pêcheurs seraient plongés par suite de leur plus grande dégradation dans l'*Avitchi* ou Enfer pour une *Eternité !*

Je reculais d'horreur...

Henry d'un geste énergique leur rendit la vue pour quelques instants. Ils se relevèrent aussitôt et cherchèrent du regard une issue pour s'échapper ; mais ce mouvement avait été prévu et Phaël averti, et tenant en mains une énorme massue, se tenait debout sur le seuil de la porte.

— La lumière est belle pour vos yeux condamnés à la complète obscurité, leur dit Henry.

— Ah oui, Seigneur ! Et nous vous rendons grâce de nous l'avoir rendue ! Quel saint êtes-vous ? Dites-nous votre nom pour que nous vous appelions, quand nous aurons besoin de vous ?

— Je ne suis point un saint, mais ma patience à supporter les peines de l'existence terrestre,m'a donné le pouvoir de vous soulager, si vous le méritez ; devenez meilleurs et vos yeux seront ouverts pour toujours.

— Tiens dit tout bas la femme, c'est un sorcier, tu aurais bien mieux fait d'écouter la mère Sabu, la sorcière ; pour un peu d'argent, elle nous aurait appris ses manigances avec le diable et nous ne serions pas coffrés ici, dans cette affreuse prison. Ah ! si je pouvais rester dans ma maison.

— Votre maison n'est pas ici, reprit Henry, vous êtes loin de la terre et morts depuis longtemps, depuis plus de vingt ans !

— Ah ça, c'est trop fort, l'ami, dit la femme, jetant à pleine bouche l'injure à Henry, qui d'un nouveau geste rendit la cécité à ce couple hideux.

Joli Bec mit à la portée de leurs mains une nourriture substantielle, leur fit quelques passes magnétiques qui les endormit ; c'était là pour eux le plus grand des soulagements. Et nous quittâmes l'horrible taudis.

Notre hôtesse avait pâli et toute sa personne paraissait affaissée. Henry lui prit la main et par ce simple contact lui fit récupérer les forces qu'elle venait de prodiguer si généreusement à ces grands pêcheurs...

— Ils ont été des heureux de la terre, dit Joli-Bec ; ils avaient une grande et riche usine, dans laquelle ils faisaient travailler outre mesure et pour un salaire dérisoire des ouvriers, pères de famille qui n'avaient pas de quoi nourrir leurs enfants. Ils ont également exploité les jeunes enfants admis dans leurs ateliers. Un jour, faute d'une réparation urgente que leur avarice leur faisait toujours renvoyer, une explosion eut lieu et causa la mort d'un homme dans la force de l'âge, père de six enfants et dont la femme était devenue aveugle. Ces méchants usiniers ont marchandé l'indemnité à payer à la pauvre famille et toute la maisonnée est morte de misère ou a mal tourné.

Nous visitâmes successivement plusieurs de ces malheureuses huttes, ainsi que d'autres demeures en ruines construites en bois, en pierre ou en pisé (1). Dans chacune d'elles se trouvaient des désincarnés plus ou moins soumis à de rudes expiations. A tous, selon leur besoin et capacité intellectuelle Joli-Bec apporta du soulagement, et de notre côté, nous eûmes la joie de joindre nos dons aux siens. Plusieurs scènes curieuses se passèrent sous nos yeux, variantes de celles que je viens de décrire. Une cependant mérite que je la note ici ; elle était à la fois pitoyable et burlesque.

Dans un bas-fonds, une demeure d'assez belle apparence attira mon attention et je m'étonnais que notre charitable hôtesse fit un assez long détour pour éviter d'y passer devant.

— Pourquoi, dis-je à Joli-Bec, fuyez-vous cette maison qui paraît confortable, en regard des sordides logis que nous venons de visiter ? Sans doute, les gens qui l'habitent sont assez fortunés pour se passer de vos bontés ?

---

(1) Terre argileuse fortement battue qui sert à faire des murs. — Cf. Ernest Bosc, *Traité des Constructions Rurales, passim* ; 1 vol. gr. in-8° jésus, de XIII-509 pages accompagnées de 576 figures intercalées dans le texte ou hors texte, Paris, Vve Morel et Cie.

La bonne fille sourit :

— En effet, dit-elle, les deux créatures désincarnées qui habitent cette demeure confortable seulement en apparence ont les objets de première nécessité, les seuls qui soient en mon pouvoir de procurer aux plus faibles que moi.

Leur genre de souffrances leur est propre et je n'y puis rien, j'évite donc d'approcher de ce lieu de discorde, dont les vibrations me sont toujours douloureuses à sentir; toutefois, comme j'ai aujourd'hui l'avantage d'être accompagnée par vous et le Sage de Montzag, j'irais volontiers tenter de faire une diversion quelconque à la dispute sans fin de Mme Bourguemastre et de Dorothée son inséparable femme de chambre.

Dans la vie terrestre ces deux personnalités se sont détestées,mais ayant pour des causes multiples, besoin l'une de l'autre, elles se sont tyrannisées tour à tour. La maîtresse, riche, vaniteuse et bête ; esclave de ses sens matériels avait constamment besoin de la condescendance de sa servante, en dehors de ce que celle-ci lui devait comme service ordinaire. La servante madrée, fille de faubouriens parisiens exploitait à merci depuis longtemps les vices de Mme Bourguemastre mariée à un vieux richard marseillais, puis veuve ultérieurement, dont la fortune mal acquise, se répandit plus tard en pluie d'or sur les flatteurs et les obséquieux de tout genre dont la riche et pouparde dame faisait sa société habituelle.

Peu à peu les années apportant non l'assouvissement des passions matérielles de Mme Bourguemastre, mais la fatigue physique, elle devint de plus en plus l'esclave de Dorothée qui savait à propos se rendre indispensable. Cette fille mauvaise et intéressée éloigna habilement parents et amis de sa maîtresse et commença à se venger de ses mépris et de sa vaniteuse outrecuidance.

Dorothée devint féroce, elle fit marcher Mme Bourguemastre comme une petite fille ; et par le fait, cette dame était devenue grâce à de continuelles vexations de sa servante, absolument idiote. — Un jour le bon estomac dont l'avait gratifiée la nature fut surmené à un tel point par de perpétuelles indigestions, qu'il fallut aller à Vichy, dont les eaux sont célèbres pour cette sorte de maladie. — Dans son dernier voyage, maîtresse et servante toujours côte à côte jusqu'ici furent emportées par suite d'un déraillement d'un train qui mit leur corps en une véritable bouillie...

Après un laps de temps assez considérable passé en un état de cauchemar épouvantable, dans lequel se réveillaient pour leur âme le choc terrible qui avait causé leur mort et les heures encore plus cruelles durant lesquelles elles s'étaient péniblement détachées de leurs corps mutilés. Elles se retrouvèrent dans ce logis liées l'une à l'autre par un lien qu'elles abhorrent mutuellement, et qu'elles font les plus énergiques efforts pour rompre, mais en vain ! hélas !

— Allons, dis-je, visiter ces infortunées.

A notre approche les deux malheureuses cessèrent leurs cris et vociférations, et toutes deux se mirent à réparer promptement le désordre qui régnait dans l'unique pièce habitable de la maison, dont le confortable n'était qu'à l'extérieur, image véritable de l'état d'âme de ses deux propriétaires.

Nous vîmes en entrant un pêle-mêle de meubles brisés, de draperies déchirées. Le désordre et la saleté la plus dégoutante se voyait partout dans cette chambre. Les lits dont les matelas étaient éventrés venaient d'être recouverts hativement d'une riche courte-pointe de damas saumon où se trouvaient toutefois l'empreinte de doigts graisseux, de plus une forte odeur de musc jointe à la puanteur que laisse après lui le bouc, me donna un haut-le-cœur épouvantable.

Madame Bourguemastre s'avança gracieuse à notre rencontre, elle avait soudain et sans longue préméditation mis sur son visage fané, mais qui a dû être assez beau, le fard et les onguents dont elle avait coutume de se servir au temps jadis. Une robe surchargée de dentelles et autres garnitures faites à la mode de l'année de son décès, donnaient une physionomie grotesque à toute sa personne ; mais ce qui me choqua le plus, ce fut de lire dans sa pensée (ce qui était facile, attendu que son intellectualité était des plus élémentaires) que les désirs malsains du passé se réveillaient en elle, à notre vue.

Henry mit bon ordre à cet état de choses qui nous blessait tous, en disant à la dame qu'il lisait dans son mental et que nous ne venions chez elle que pour lui apporter un soulagement à sa misère; que connaissant son état d'âme, il était inutile de dissimuler. Dorothée plus intelligente que sa maîtresse prit la parole : « De grâce, Messieurs, délivrez-moi de la société de cette perverse maîtresse à qui un sort magique me tient unie depuis notre accident du P.-L.-M. Je crois parfois que j'en ai fini avec la vie terrestre, mais l'emprise qu'exerce sur moi, la Bourguemastre me fait souvent penser que nous sommes toutes deux victimes d'ennemis qui nous ont enfermées dans une grande maison en ruines, comme des folles ! »

Henry donna à ces malheureuses l'explication de leur état présent, et cela avec une autorité qui les convainquit ; mais ce furent alors des récriminations de tous genres entre ces deux femmes ; elles en vinrent aux mains et nous donnèrent le spectacle de la plus hideuse lutte : ce que d'habitude elles s'efforçaient à cacher soigneusement à tous les yeux...

A mesure que l'une d'elles avait le dessus, elle accablait l'autre et leur corps astral prenant tour à tour la configuration de leurs pensées mauvaises, nous assistions à une curieuse exhibition, de leur intime nature.

Joli-Bec nous avait quittés, son âme sensible ne pouvant supporter les horribles convulsions de ces basses et ignobles personnalités. Enfin, Henry mit fin à leur entrelacement cruel en les frappant de léthargie !...

— La moins bête, dit-il, en refermant la porte, s'éveillera la première et profitant de l'engourdissement de l'autre, s'échappera de la maison. Elles seront malheureuses certainement l'une et l'autre, mais le lien magique que je viens de rompre entre elles sera toujours un soulagement. Ce bienfait sera le fruit de notre visite.

XXXVIII

JOLI-BEC ET SA MÈRE

De retour au charmant cottage de Joli-Bec, nous trouvâmes G. de Mauriant, qui venait l'inviter à la fête qu'il devait nous offrir le lendemain , la bonne fille s'excusa avec une humilité sincère qui ne fit que rehausser sa beauté !

— Tu sais Joli-Bec, lui dit Mauriant, que chacun chez moi prend le costume et l'apparence qui lui convient le mieux dans le cours de ses incarnations planétaires, terrestres ou autres. Ainsi, malgré que tu sois charmante sous ta forme actuelle, tu peux te revêtir d'une enveloppe que tu as déjà portée...

— Méfie-toi seulement, ma fille de tes désirs présents qui tendent tous à la cornette des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul ; si tu nous arrivais en religieuse, ce serait certes bien honorable, mais peu seyant pour la fête que je compte offrir à mes amis.

Joli-Bec sourit : « Soyez tranquille cher Maître, j'ai été six mois figurante à l'Opéra et je connais l'art du choix du costume approprié aux circonstances... »

Après une collation succulente composée de fruits et de gâteaux assez semblables à ceux de nos meilleurs pâtissiers terriens, mais infiniment plus exquis et qui pour ma part me parurent substantiels, nous dîmes au revoir à notre hôtesse dont la robe de mousseline blanche serrée au col par un nœud rose, donnait l'aspect d'une petite fillette grandie artificiellement.

— Le temps de revenir sur la terre approche pour Robert, dit Henry à Mauriant qui voulait nous entraîner quelques heures chez lui.

— C'est vrai, dit celui-ci, je suis si heureux de voir un terrien près de moi, ici dans cette région si éloignée de Paris que j'aimais tant !! Je ne suis pas raisonnable. Ah ! bien oui, j'y retournerai moi-même bientôt sur cette planète ténébreuse qui n'est belle que pour ceux qui ont la curiosité nulle, et qui n'apprécient que les jouissances purement matérielles... Et dire que lorsque j'y retournerai, j'aurais le désir encore plus intense de connaître l'au-delà... Serai-je assez sage pour dompter ce vestige de la curiosité... Ah ! Montzag Dosset, si vous le pouvez alors, venez à mon aide ! je demanderai à être cordonnier, s'il le faut...

— Oui, dit Henry, vos mains seront occupées, mais le cerveau richement organisé permettra à votre pensée d'agir en dehors du travail manuel..

— C'est vrai, dit Mauriant, mais alors !

— Retournez sur la terre, mon cher ami, avec l'idée fixe du renoncement à vos propres satisfactions aussi nobles qu'elles soient, pour vous dévouer à celles de vos frères ; je ne vous dirais point, prenez-le froc, ainsi que le fera Joli-Bec (et elle, avec raison) mais devenez dans la Patrie, que vous choisirez un utilitaire, un philosophe ignoré mettant son savoir et sa sagesse au service de l'humanité en détresse, poussée vers l'abime par le matérialisme, triste conséquence de l'égoïsme, de l'inaptitude du clergé romain actuel pour diriger les faibles d'esprit dans les épreuves de l'incarnation.

— Pour conduire ses frères, il faut être avant tout dévoué et l'on ne peut le devenir réellement que par la plus complète impersonnalité.

— Je goûte vos conseils, Montzag et je ferai en sorte de les suivre... dit Mauriant en soupirant, mais de la théorie à la pratique, il y a loin, ajouta-t-il... le vieil homme aimant la vie somptueuse et libre est encore bien vivace en moi...

Nous causâmes quelques temps encore sur le même thème, fertile en remarques et observations de tout genre, puis je remarquais ma satisfaction de notre pèlerinage vers les huttes sombres avec Joli-Bec et de la touchante sollicitude de cette dernière pour tant de répugnantes per-

sonnalités. Elle est déjà une véritable fille de Saint-Vincent-de-Paul, ce grand saint moderne, dit Mauriant, celui-là avait tout sur la terre : noblesse et grands biens, il quitta avec plaisir les joies du monde aristocratique pour se mettre au service de toutes les misères et il a formé un tel courant de charité, qu'à sa suite et sous sa protection, une foule d'âmes généreuses se sont vouées au même sacerdoce d'amour et de miséricorde. Le saint protège et adopte toutes ces pieuses filles, il les soutient et les encourage dans leur sainte mission.

— Ah ! continua Mauriant, ces sœurs de Saint-Vincent-de-Paul sont les seules religieuses que j'accepte et je les vénère toutes. Puis se tournant de mon côté : « connaissez-vous l'histoire de Joli-Bec dans sa dernière incarnation ? »

— Non, dis-je ; cette charmante fille à l'encontre de ses pareilles négligeait de nous vanter ses ancêtres ; hé bien ! Si cela vous intéresse Robert, je vais vous la narrer en quelques mots.

— Avec plaisir, dit Henry, mais le temps presse, mon cher Mauriant ne donnez donc pas à votre grand talent de conteur son envergure ordinaire.

— Joli-Bec, mes amis, est le produit naturel d'une fort gentillette provençale et d'un séminariste de Dublin neveu d'un évêque irlandais venu sur le littoral méditerranéen en convalescence d'une bronchite ayant mis sa vie en danger, ce qui avait grandement désolé son bon oncle d'évêque, qui rêvait pour lui les hautes dignités ecclésiastiques.

Le jeune abbé fixa sa résidence dans une jolie petite ville, dont les eaux bleues de la méditerranée caressent les bords enchanteurs. Il avait été chaudement recommandé par son oncle à Monseigneur Marie-Joachin Frimard, évêque de la dite ville. — Ce digne et excellent homme fit installer le jeune convalescent dans une maison bourgeoise fort respectable, dont les propriétaires louaient dans la saison hivernale plusieurs chambres meublées à des étrangers qui leur étaient recommandés.

Le grand vicaire de Monseigneur installa lui-même le jeune abbé irlandais, chez les Maillard, les priant de ne rien négliger pour rendre confortable et agréable le séjour de l'abbé Louis Shons dans leur maison.

Quelques jours suffirent au jeune homme pour réparer les fatigues de son voyage. Il se sentait tout heureux ; d'abord du raffermissement de sa santé, mais aussi par la vue du beau soleil brillant sans nuages sur la grande mer toujours bleue ; enfin il ne pouvait assez se rassasier d'admirer les magnifiques jardins qui entouraient la maison qu'il habitait, ainsi que ceux des villas environnantes. Il écrivit des lettres pleines de lyriques enthousiasmes à son oncle l'évêque. — Souvent il allait visiter Mgr Frimard, qui s'informait paternellement à chaque visite de son protégé, s'il continuait à être satisfait de son séjour dans sa bonne ville.

Le jeune homme prenait ses repas chez ses propriétaires, gens fort dévotieux et pleins de prévenances pour leurs pensionnaires, surtout pour les ecclésiastiques. — Tout fut pour le mieux pendant un mois ; mais un jour, le diable, sous la figure délicieusement provocante d'une jeune repasseuse, vint troubler, mais non sans charmes, l'âme candide du jeune abbé.

Gracieuse Bec, notre repasseuse était fille de cultivateurs des environs de Toulon ; la famille était nombreuse et les cultivateurs peu fortunés. Une tante établie à X..., comme repasseuse de *fin* pria son frère Polydore Bec de lui confier sa fille aînée : Gracieuse, dont elle était la marraine ; bienheureuse d'échapper à la condition de paysanne la petite Bec suivit sa tante avec joie. Elle devint promptement habile en son métier étant fort intelligente et en outre fort active. Aussi sa tante l'envoyait-elle porter le linge à ses pratiques qui étaient fort nombreuses surtout en hiver. Mme Piot avait l'entretien de tout le linge fin du séminaire, de l'évêché, des riches étrangers hivernant dans la coquette ville de X... La blanchisseuse avait également le repassage des Maillard et de leurs pensionnaires. Gracieuse portait donc toutes les semaines le linge de Louis Shons à sa chambre. — Jusque là, l'abbé avait été absent à l'heure où la jeune repasseuse venait. Celle-ci avait remarqué le jeune homme ; quand il passait devant la boutique de sa tante, presque voisine des Maillard. Tout dans sa personne l'avait enchantée : sa taille élancée, son teint délicat, ses yeux d'un bleu de pervenche et jusqu'à sa démarche indolente, tout cela avait ravi le cœur de la fillette, car bien que complètement développée, comme le sont de bonne heure les filles du Midi, Mlle Bec avait à peine 16 ans.

— Je voudrais bien le voir de près et lui parler, pensait la jeune fille ; c'est un abbé, il n'y a pas de danger pour moi...

— Ah ! s'il n'était pas prêtre (car elle le croyait déjà ordonné) par exemple, je ne m'exposerais pas à me régaler de sa présence, il me plaît trop, pour cela ! Quand je le vois passer, mon cœur me saute dans la poitrine... C'est drôle, jamais,

il n'a fait ça pour personne... C'est qu'il est beau comme un ange du bon Dieu,ce monsieur... On dit qu'il est le neveu d'un évêque..., puis on le dit aussi très savant. Mgr Frimard l'estime beaucoup, c'est Mme Maillard qui le racontait hier à ma tante...

— Quel dommage que ce garçon si gentil soit prêtre!... s'il confessait, j'irai peut-être le trouver... Ah! mais non, non, je suis une brave fille et il faut respecter la religion.

Bien que pleine de bonnes résolutions, Gracieuse rendit le linge à Louis Shons un matin qu'elle savait qu'il était chez lui. Elle s'était faite pimpante presque sans malice, mais le diablotin qui la poussait lui fit réussir à merveille sa simple toilette d'ouvrière.

— Pan, pan...

— Entrez, dit une voix douce.

La jeune fille ouvrit la porte ; une éblouissante lumière inondait la chambre ; de la fenêtre ouverte arrivaient les senteurs odorantes du jasmin qui tapissait les murs de la maison.

Gracieuse,son panier au bras fut nimbée par la vive lumière ; elle portait empreinte sur sa physionomie, l'enthousiasme de ses naïfs sentiments pour le jeune étranger. C'est vous dire que sa beauté native était grandement rehaussée. Elle resta sur le seuil, regardant à pleins yeux le jeune homme dont la soutane, complètement ouverte laissait voir le buste élégant et la jambe fine et serrée au genou par la culotte noire. La soutane faisait alors l'effet d'un large pardessus. Louis Shons se sachant destiné à l'église avait jusqu'alors peu remarqué les femmes, aussi l'apparition de Gracieuse interdite et ravie, lui donna-t-il une sensation qui lui fit monter au visage tout le sang de son cœur, lui causant un trouble inconnu et énivrant.

— Entrez, mon enfant, dit-il pour se donner par cette appellation une contenance digne.

— Posez le linge sur cette console.

La jeune fille posa lentement une à une les chemises à la place indiquée, mais se sentant regardée par celui qu'elle comparait aux anges, elle en laissa tomber une sur le tapis. En tombant la chemise se déplia un peu et Louis Shons sans trop savoir ce qu'il faisait se baissa pour la relever et la rendre à la jeune repasseuse. Celle-ci s'étant baissée à son tour et en même temps, leur visage et leurs mains se rapprochèrent, tous deux se mirent à rire comme des enfants qu'ils étaient... la glace était rompue ; un simple contact avait suffi pour cela !

— Etes-vous de X..., Mademoiselle? dit l'abbé.

— Non Monsieur...

Et la fillette raconta en deux mots son histoire.

— Et vous vous appelez ?

— Gracieuse Bec, Monsieur.

— Oh! le joli nom et qu'il vous a été donné à propos, mon enfant !

Et l'abbé répétait lentement, comme pour s'en bien souvenir : Gra-ci-euse !

Et la fillette de rire, en montrant les belles dents qui ornaient sa petite bouche aux lèvres rouges et sensuelles...

L'abbé et la jeune fille causèrent beaucoup, trop longtemps même. A la fin, la jeune repasseuse apprit que Louis Shons, bien que portant l'habit ecclésiastique était encore libre comme tous les jeunes gens d'aimer sans sacrilège. C'était le seul point qui faisait jusque-là obstacle à l'entrainement que la jeune fille éprouvait irrésistible pour lui... C'était leurs premières amours à tous deux. La chaude haleine printanière qui souffle un mois plutôt sur ces plages bénies de la Méditerranée acheva d'enlever à la réalité de leur position respective, Gracieuse et Louis, dont la santé était devenue très florissante, grâce peut-être à l'épanouissement de ses nouvelles sensations !

Les deux amis fêtèrent le renouveau de la nature, l'amant sans songer à ce qui avait précédé, pas plus qu'à ce qui pourrait s'en suivre de leur commune ivresse...

Gracieuse n'avait aucune arrière-pensée de mariage, elle se savait d'un autre monde que son amant. Il devait retourner au Séminaire, à Dublin, au commencement du mois de mai. Elle n'aurait jamais de rivale dans ce cœur tendre et pur ; quant à elle, elle faisait témérairement le vœu de ne se marier jamais, gardant toute sa vie le parfum céleste de son premier amour.

Les jeunes gens, par je ne sais quelle protection mystérieuse, n'avaient attiré aucun regard curieux sur leur union.

Un jour la jeune femme arriva triste chez Louis.

— Qu'as-tu, mon rayon de soleil! ainsi l'appelait son amant.

— Ah! mon bien aimé, je suis à la fois triste et bien heureuse...

— Quoi, donc, parle ?

— Ah! cela, va, ne seras pas un souci pour toi...

— Mais enfin, achève :

Et se jetant au cou du jeune homme, Gracieuse lui murmura tout bas : « Je suis mère !

Louis sursauta. Il n'avait même pas songé aux conséquences probables de leurs amours.

Mais à l'honneur de sa belle âme, il n'eût pas un instant d'hésitation.

— Je t'épouserai, chère amie ; j'irai vivre avec toi en Amérique, je travaillerai et nous serons encore heureux. — Mon oncle me deshéritera, ma famille me désavouera, mais si la nature a vaincu à l'aide de ta jeunesse et de ta beauté, ma faible vertu, c'est que je ne suis pas qualifié pour entrer dans les Ordres. Cessons de nous voir quelques jours : je vais m'occuper de régulariser notre situation...

La jeune femme se recula ; et joignant les mains avec admiration : « Ah ! tu n'es pas un homme ordinaire, mon Louis, mais un ange de Dieu. Non, Gracieuse n'est qu'une pauvre fille ignorante, tu lui as donné assez de bonheur en la rapprochant de toi quelques jours... Va, retourne dans ta famille, je ne veux pas être un obstacle à ta destinée ; tu as du talent, tu es beau, tu es bon, va rejoindre ton oncle et sois un prêtre véritablement saint ....

Gracieuse se retira sans laisser au jeune homme le temps de protester contre sa détermination...

Quant à lui, voulant à tout prix racheter sa faute, il décida de s'en ouvrir à Mgr Frimard ; et une heure après la scène que je viens de vous raconter, il se dirigea vers l'évêché.

— Comme vous voilà pâle et abattu, mon ami, lui dit le bon évêque assis à son bureau devant la fenêtre grandement ouverte donnant sur les jardins de l'évêché.

— Qu'avez-vous mon enfant, vous êtes tout tremblant ; voyons, asseyez-vous ici près de moi.

Et Monseigneur prit dans ses mains celles du jeune abbé.

Celui-ci fondit en larmes et raconta son excursion au pays de Cythère avec Gracieuse ; il fut si sincère et si repentant que l'évêque n'eût pas le courage de le réprimander sévèrement...

Louis Shons fit part à Monseigneur de son désir honnête de rendre l'honneur à sa maîtresse en l'épousant !...

— Ah ! cela, c'est autre chose, mon fils ! Il faut en référer à votre oncle... je me charge de cette épineuse démarche. — Je vous prie, calmez-vous ; priez et attendez dans votre appartement la réponse de votre oncle. — Mais à propos la petite Bec vous a sans doute insinué son désir de devenir Mme Shons.

— Ah ! s'écria imprudemment le jeune homme, elle s'y oppose, au contraire...

Et il raconta avec complaisance, l'entretien qu'il avait eu avec Gracieuse à ce sujet, afin de faire juger de son bon naturel à l'évêque.

Celui-ci se tapota les mains...

— J'apprends avec plaisir ces détails... la fillette est fort raisonnable, si toutefois, ses paroles ne cachent pas de sous-entendu...

L'évêque dit ces derniers mots presque bas. L'abbé se retira.

Cinq jours après, il était mandé à l'évêché.

— Voici la réponse de votre oncle, mon ami...

— Votre faute peut être réparée autrement que vous le pensiez, vous avez agi sans préméditation, et grâce à Dieu, votre carrière ne sera pas entravée par cet écart presque involontaire de votre jeunesse, que la convalescence a rendu inattentive à surveiller en vous les agissements du démon. — Vous allez partir pour Dublin. — Une somme convenable sera déposée par les soins du chanoine Romain (chargé du contentieux) chez Me Poulard notaire, afin de subvenir à l'existence du fruit coupable de votre péché, ainsi qu'à la dot de l'enfant, quand il sera arrivé à sa majorité.

— Allez, mon fils et que le souvenir de votre faiblesse vous soit à toujours une sauvegarde.

Louis était atterré, il connaissait son oncle, toute résistance envers lui était vaine. Ce parent tenait en quelque sorte dans sa main, tout l'avenir de ses frères et le sien ; de plus, les préjugés religieux s'élevèrent avec force dans son esprit et le sacrifice de Gracieuse fut trop vite accepté !

Avant de prendre congé de Mgr Marie Joachim Frimard, le pauvre abbé ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah ! Monseigneur, combien vous êtes protégé du ciel pour conférer si souvent et si longtemps sans danger avec la belle Bathilde de Treisoldy ?

L'évêque sourit...

Mon fils, dit-il, il y a des grâces d'état !...

(A suivre). M. A. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc